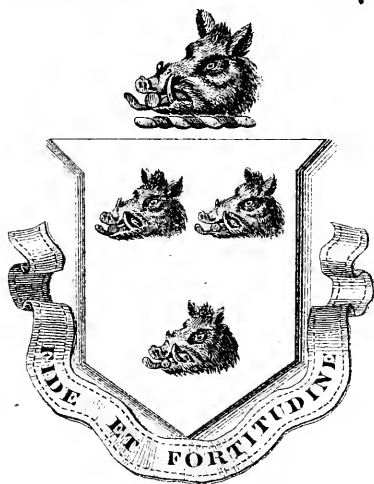


Accessions
159. 825

Shelf No.
XX. 3656. 23

Barton Library.

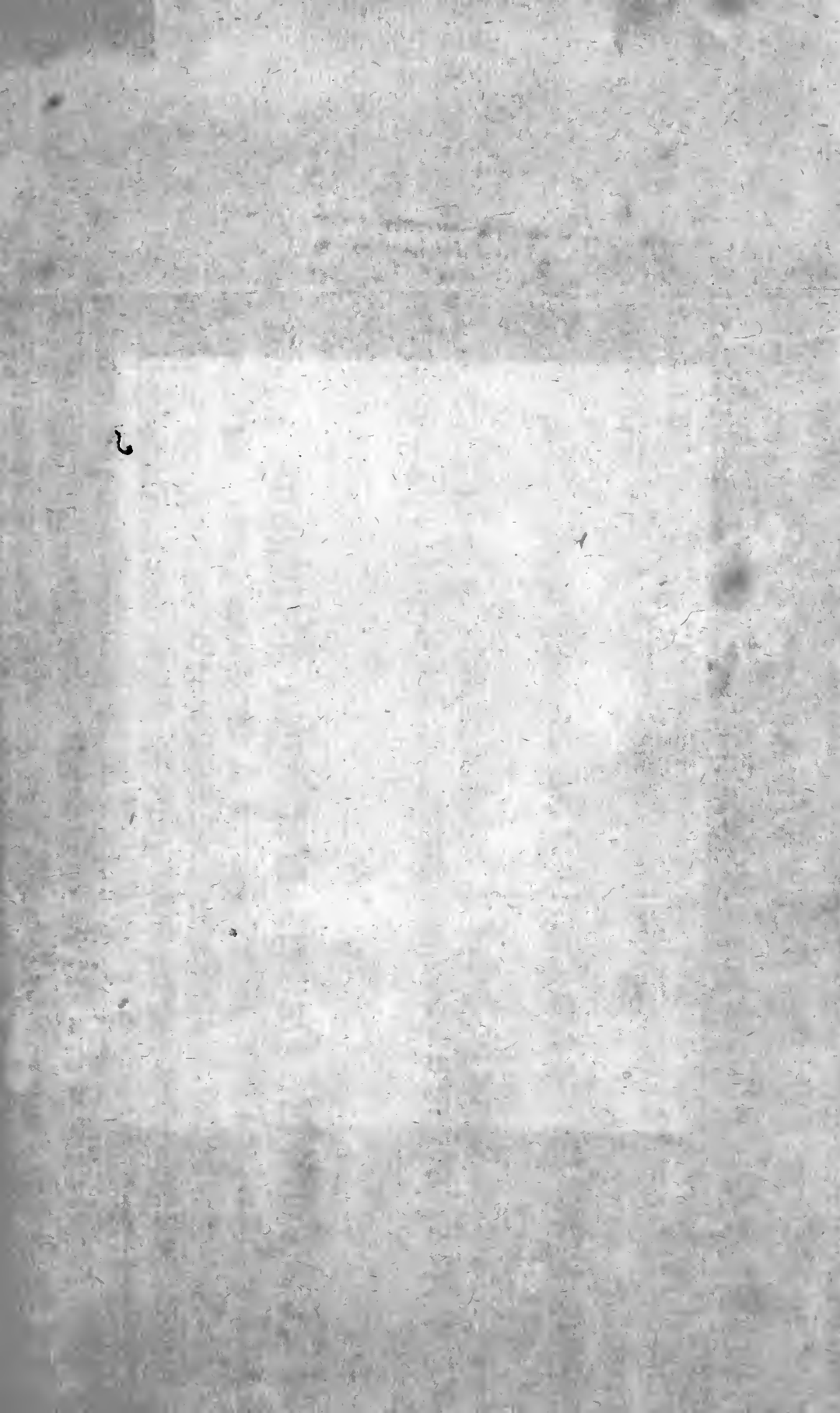


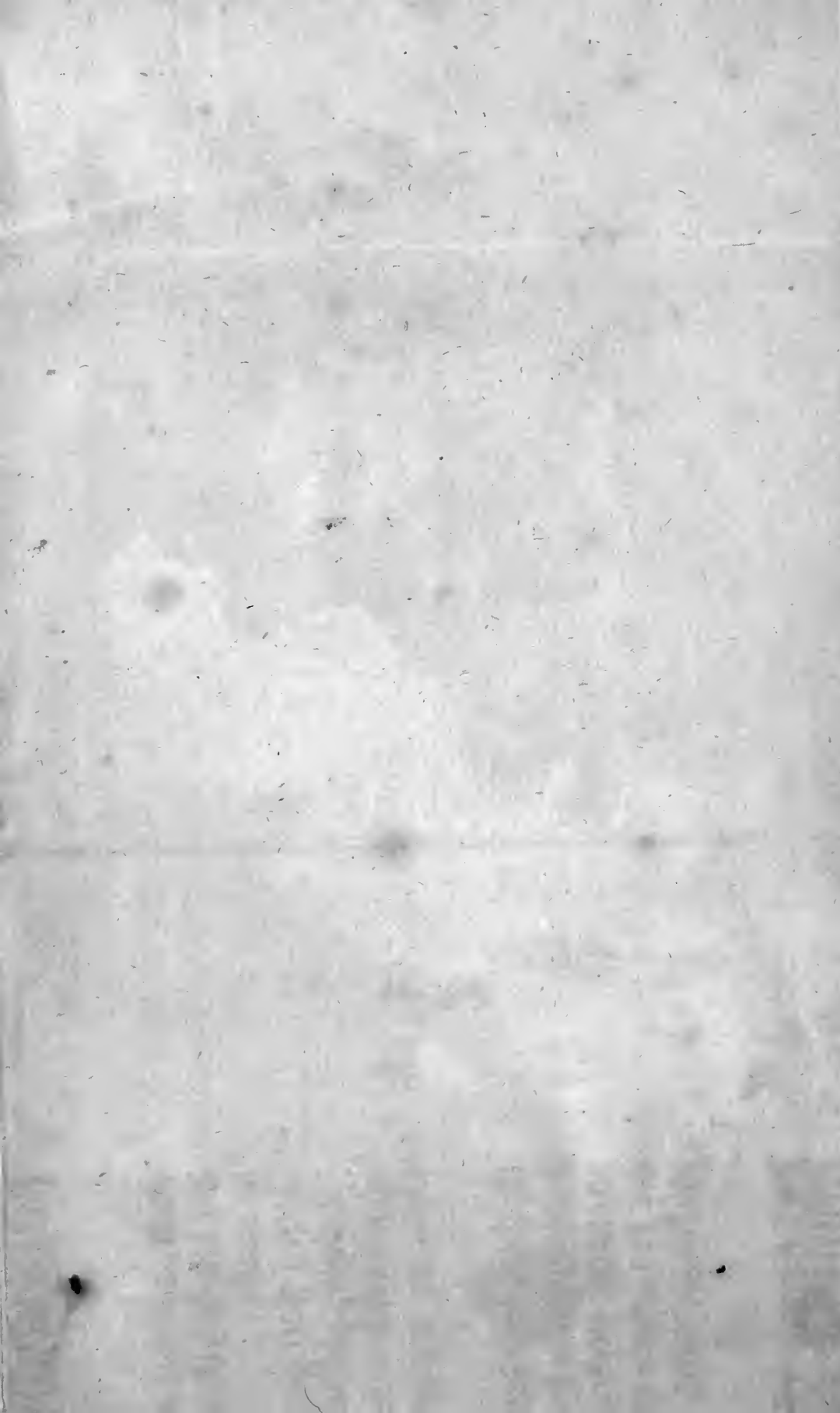
Thomas Pennant Barton.

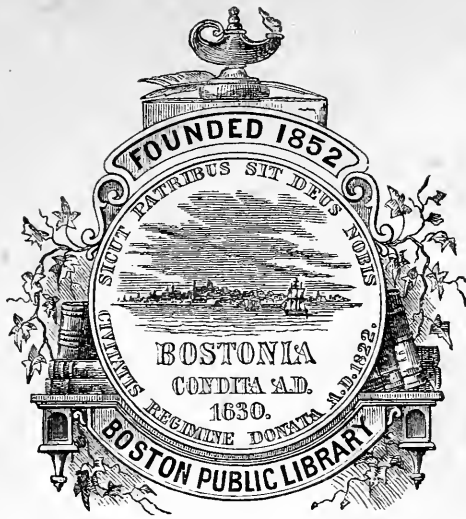
Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.







304

PAMPHLETS.

French
Revolution

1795

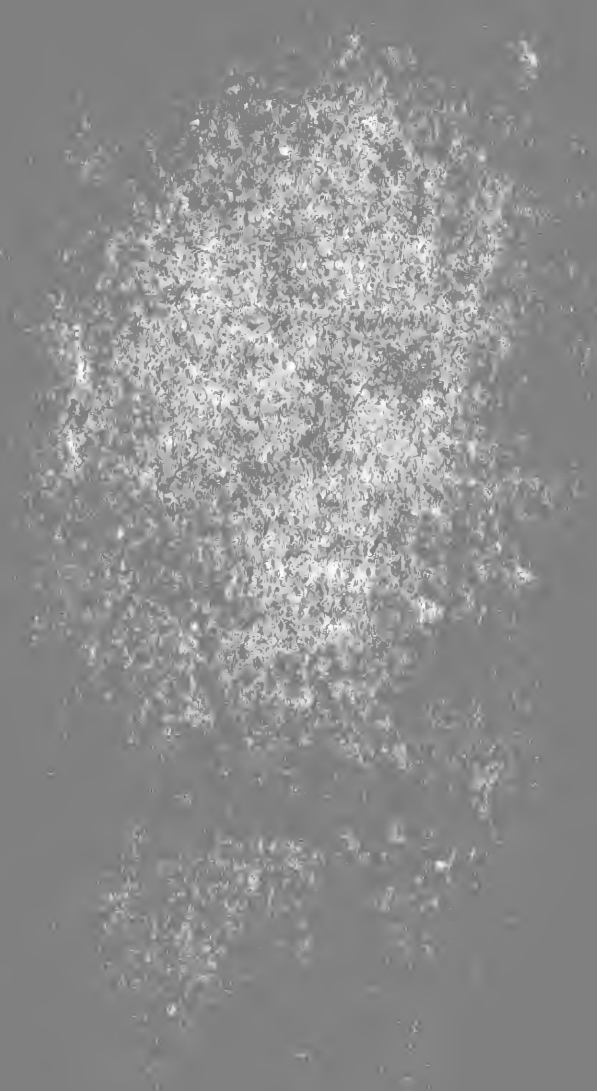
Barton Library

XG365

-23

159.825

May. 1873



LETTRE

DE J. J. DUSSAULT,

A J. B. LOUVER, Député à la
Convention Nationale, au sujet de
son Journal.

Et jusqu'à je voushais, tout s'y dit tendrement.

A PARIS,

Chez MARET, Libraire, Palais Egalité,
Cour des Fontaines;
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

An III^e (1795).

9 Juillet,



LETTRE

DE J. J. DUSSAULT,

A J. B. LOUVET, Député à la Convention, au sujet de son Journal.

SANS prétendre jouer le rôle, ni me donner le ridicule d'un redresseur des torts, je m'étois proposé, Citoyen, de combattre quelques-uns des travers qui dominent le plus encore aujourd'hui dans notre révolution, & je voulois arriver à ce but, en adressant directement mes observations à trois ou quatre personnages, en qui ces travers sont le plus apparens, soit qu'ils les aient en effet dans un degré plus éminent, soit que leur réputation les éclaire davantage! J'ai déjà rempli, tant bien que mal, cette tâche volontaire, à l'égard du citoyen Rœderer, que j'ai traité comme le chef actuel des partisans du philosophisme anti-religieux.

J'avois dessein d'écrire ensuite à Garat, relativement à cet ouvrage, où devoit se trouver

sa justification , & dans lequel il fait l'éloge de tout le monde , & son propre éloge , sans pouvoir y faire son apologie. Je l'aurois considéré comme le modèle de tous les optimistes révolutionnaires , & le docteur *Pangloos* de ces tems malheureux , trouvant à tout des raisons plus que suffisantes , & même aux massacres de septembre. Poursuivant le cours de mes exploits , j'aurois attaqué , dans l'abbé Syëyes , le charlatanisme des abstractions , l'absurdité orgueilleuse d'une métaphysique sans substance ; & la ridicule prétention d'avoir aussi sa chimère , comme Mallebranche son gigot & Paschal son précipice.

J'aurois analysé cette réputation mystérieuse , pompeusement créée par Mirabeau , qui sentoit le besoin de trouver dans un muet la nymphe Égérie de Numa , ou le démon de Socrate. Enfin vos *quelques notices* m'ouvrieroient une assez belle carrière pour combattre en vous le politique travesti en berger de Fontenelle & le législateur aigre-fin , bâtissant sur la pointe d'une aiguille , des systèmes tout composés de subtilités , & cherchant à tout arranger au gré de ses vues passionnées , de ses humeurs haineuses & de ses ambitieuses prétentions.

J'avois formé ce projet plutôt que je ne l'avois arrêté. Dans la belle saison , j'aime mieux m'entretenir avec la nature , qui ne trompe jamais , qu'avec la politique qui trahit sans cesse ; & , peut-être , me proposant d'écrire à tout le monde , n'aurois-je écrit à personne , si votre nouveau journal ne m'eût remis la

plume à la main. J'ai vu le *prospectus* & les premières feuilles de ce journal, & j'ai senti mon zèle se ranimer.

Quoi ! me suis-je dit, Louvet encore une fois payé pour écrire ? Eh ! l'on devroit bien plutôt le payer pour qu'il n'écrivît pas , à moins, toutefois, que l'on ne voulût encourager en lui le talent de faire des romans , avec la condition d'y respecter les mœurs un peu plus que dans *Faublas*. On crie sans cesse ; il a crié lui-même contre les folliculaires gagés , & cependant il se range aujourd'hui parmi eux ; j'ignore par quelle distinction subtile , il pourra décliner ce reproche ; mais toujours cette conduite laissera quelque louche sur la générosité de sentimens dont on le vante ; & si son front est *noble* , comme l'assure madame Rolland , Louvet au moins ne pourra pas dire , comme cet ancien : *je suis tout front*.

Telles sont les idées que j'ai eues d'abord , Citoyen , lorsque j'ai appris que vous commenciez un nouveau journal aux frais du gouvernement. Je ne vous dirai pas toutes celles qui me sont venues , lorsque j'ai vu que ce journal portoit le titre de la *Sentinelle*. J'aime mieux transcrire ce que me mandoit , à cette occasion , un de mes amis , qui demeure à quelques lieues de Paris , & qui ne donne à la politique que le tems que n'exigent point son jardin , ses fleurs & ses espaliers.

« Est-il vrai , m'écrivoit-il , que » Louvet recommence la *Sentinelle* ? Qu'est- » ce que cela veut dire ? Est-il passé du côté

» des jacobins ? Est-il redevenu terroriste ?
 » Est-ce pour préparer encore un 2 septem-
 » bre qu'il écrit ? Le malheur ne l'a donc
 » point corrigé ? Explique-moi cette énigme.
 » Mais il n'est pas possible de croire que
 » Louvet soit un homme de sang. J'aime à
 » lui pardonner sa première Sentinelle ; alors,
 » tant d'horreurs n'avoient pas été commises ;
 » alors, il n'avoit pas été lui-même la victime
 » de tant d'abominations que sa feuille a pré-
 » parées en partie, peut-être à son insçu.
 » tout cela me confond ! C'est un homme ten-
 » dre, très-tendre que *Louvet* ! son dernier ro-
 » man est quelque chose de charmant, de déli-
 » cieux ? Quel tableau, lorsqu'il grave sur des
 » hêtres le chiffre de son amante, & de quelle
 » amante ! *Lodoïska*, vous devez être une di-
 » vinité ! Comme il charme délicieu-
 » sement les ennuis de l'émigration ! O l'ai-
 » mable émigré ! Cela donne envie de se faire
 » berger ! Mon ami, j'irai à Paris pour
 » voir *Lodoïska* ; cette femme doit être un
 » chef-d'œuvre de l'amour & de la nature.
 » Celui qu'elle aime ne peut pas être un mé-
 » chant homme. Mais j'ai sur le cœur cette
 » maudite Sentinelle »

Ne soyez pas jaloux, je vous prie, de mon
 ami, que mes conseils n'ont jamais pu guérir
 de la fureur des romans, & qui, peut-être,
 va trouver l'occasion de perdre cette manie.
 Il ira dans votre boutique, il y verra *Lo-
 doïska* ; & je suis bien sûr qu'il se contentera de
 la voir. Mais je doute que votre journal lui
 laisse de vous cette heureuse idée qu'il en a
 conçue.

Que veulent dire, en effet, toutes ces conspirations dont vous nous entretenez? pourquoi ces cris éternels contre les Royalistes? Quelle fureur vous anime à combattre des fantômes, ou quelle malignité vous engage à supposer des complots fantastiques? Si vous aviez autant de bonne-foi que d'esprit, & plus de jugement que d'imagination, vous avoueriez que, si jamais on a dû faire des romans politiques, au moins le tems en doit être passé, & vous n'auriez point pris la plume pour continuer, étendre, & commenter ceux de Barrère.

Certes, du tems que la Montagne accusoit votre parti du crime imaginaire de fédéralisme, qu'elle ufoit de tous les moyens possibles pour donner de la vraisemblance à son système; & du corps à cette ombre, je vous louois alors en secret de mettre votre esprit à la torture, & d'employer ce talent de Romancier qu'on vous connoît, à prouver que vos adversaires vouloient rétablir la Royauté. C'étoit une guerre de ruses. Mais aujourd'hui que vos ennemis sont abattus, quel homme sensé pourroit vous excuser de faire le second tome du roman, & de travestir Marat lui-même en Royaliste? Assurément vous lui faites beaucoup d'honneur, car un Royaliste, si Royaliste fût-il, n'est pas encore tout-à fait aussi odieux que ce monstre. Mais je crois sentir toute la finesse de cette invention; vous consentez, de bonne grâce, à peindre Marat moins affreux, pour rendre les Royalistes plus exécrables, & vous feriez volontiers de Marat un Saint, pour faire de tous les Royalistes des Marats. Vous ne lui plaignez rien;

c'est un personnage que vous créez avec amour ; comme Dieu , vous le faites à votre image ; profondeur de vues , sagesse dans les conseils , prudence dans l'exécution , vous lui accordez tout , & il y a tant d'esprit dans votre système , que vous êtes obligé d'en donner au plus stupide des hommes , tant de finesse dans vos combinaisons , que vous faites de Marat le plus fin des politiques ; enfin les héros les plus favorisés de vos romans , doivent être jaloux de lui , & vous n'avez jamais été plus libéral , même envers Lodoïska.

Mais telle est cette fureur , de mettre vos imaginations à la place de la réalité , qu'elle vous poursuit sans cesse , soit que vous blâmiez , soit que vous louiez ; & tel est en même tems le désavantage de cette sorte de manie , qu'elle affoiblit également & la censure & la louange (1).

Si vous érigez Marat en Royaliste , d'un autre côté vous représentez l'infortuné Féraud , en Berger du Lignon , & dans un panegyrique dont les couleurs devoient être sévères & lugubres comme le sujet , lorsque la tribune étoit encore tachée du sang de Féraud , vous assemblez , comme dans une idyle , les noms plus ou moins harmonieux des rivières dont son pays est arrosé ; vous ne parlez que de sa tendre amante , de son amante chérie , de son prochain hymenée. Vous allez plus loin , vous

(1) C'est une bizarre imagination que la vôtre , & il est assez plaisant d'observer que , tandis que d'une part , vous faites de Marat un Royaliste , de l'autre vous soutenez que Dumouriez est un Républicain , & vous le lui prouvez à lui-même , en dépit de lui.

en faites un homme à sentences, à apophthegmes; vous composez un *Feraudiana*, & vous racontez religieusement ce qu'il *avoit coutume de dire*, tandis que ce pauvre Féraud, d'honorable mémoire, qui a fait ce que les autres disent, n'avoit pas coutume de dire grand'chose.

Il est facile, sans doute, de se faire illusion à soi-même par les rêves de sa propre imagination, sur-tout lorsqu'on rêve de bonne foi; mais il n'est pas également aisé de tromper les autres; & ceux qui ont lu votre panégyrique, votre journal, & vos *quelques notices*, sont tous convenus que vous avez fait d'un bon citoyen un pastoureau; de deux ou trois journalistes, de preux chevaliers; d'un furieux, un homme à projets; enfin, à moins qu'ils n'aient supposé que quelqu'enchanteur a enforcélé l'héroïne de *vos notices*, ils n'ont pu vous excuser, qu'en songeant que vous avez la vue extrêmement basse.

Ce n'est pas que ce ne soit une très-belle chose que d'avoir de la fécondité dans l'imagination & des ressources dans l'esprit; mais ces qualités, heureuses en elles-mêmes, peuvent devenir très-nuisibles dans un homme public, sur-tout si, par hazard, elles servoient d'instrument à sa malignité, & de moyens à son humeur vindicative. Or, quelques-uns prétendent (& je ne veux point l'affirmer de peur de tomber dans le défaut que je vous reproche), quelques personnes croient qu'en faisant de Marat un Royaliste, vous espérez de perdre, par ce système, ces Thermidoriens à qui vous devez

votre salut, & auxquels vous avez voué, dit-on, moins de reconnoissance pour vous avoir sauvé, que de haine pour avoir contribué à votre persécution. En effet, en insinuant que la *Montagne*, dont Marat étoit le chef, & dont ils faisoient partie, étoit une faction Royaliste, il est clair que vous les avez déclarés Royalistes *in petto*, & il est possible que vous ayez dessein de vous réserver ainsi des armes contr'eux au besoin. J'avoue cependant que je ne fais pas si cela est extrêmement adroit, au moins dans votre système. Car les présenter comme des partisans de la Royauté à l'opinion qui, suivant vous, est Royaliste, ce n'est pas un moyen bien sûr de les discréditer. Lorsque je dis que, suivant vous, l'opinion est Royaliste, je ne fais que développer une des conséquences de votre théorie. Vous accusez, en effet, les journaux de Royalisme ; ces journaux cependant sont beaucoup lus, ont beaucoup d'abonnés ; la conclusion est toute simple, & vous la sentez si bien, que voulant établir un journal destiné à combattre le Royalisme, vous n'avez pas cru pouvoir compter sur un succès naturel, & avez eu recours au trésor public, comme Audouin, Charles-Duval, Hébert ; comme Marat à la bourse du Duc d'Orléans ; comme vous-même à celle de Rolland.

C'est ainsi que le système le plus ingénieux périt toujours par quelque endroit. Mais vous l'étendez bien plus loin ; vous peuplez tout des fantômes de votre imagination, ou peut-être des créations de votre malignité. Vous voyez des partisans de la Royauté non seulement

dans les Journalistes, & dans les membres de la feue Montagne, mais même dans tous ceux à qui il plaît de porter au cou des cravates vertes; de manière que vous vous êtes mis dans le cas de ne pouvoir faire un pas sans rencontrer des Royalistes, & que je suis vraiment étonné que vous n'ayez pas sans cesse votre espingolle sur l'épaule, armée contre une si grande multitude de membres de la Compagnie de Jésus.

Il faut convenir que cette Compagnie de Jésus est une invention bien heureuse, & dont vous avez bien su tirer parti. Vous excellez en général dans l'art des rapprochemens; mais celui que vous avez fait de Marat & de Jésus, est si fin & si délié, que je ne crois pas que votre talent ait jamais plus brillé que dans cet endroit de votre journal. En trouvant ce rapport, vous avez dû vous écrier, comme Sosie :

..... Où diable mon esprit
Va-t-il prendre ces gentilleses ?

Il est piquant en effet, ce rapprochement, & je dois le mettre ici dans tout son jour.

Marat étoit Royaliste; les sectateurs de Marat étoient par conséquent des Royalistes. Or, un membre de la Société des Cordeliers a comparé Marat à Jésus. Donc, les partisans de la Royauté doivent être des sectateurs de Jésus, ou bien des membres d'une Compagnie qui doit s'appeler la Compagnie de Jésus. — Mais, citoyen Louvet, en supposant de bonne grâce l'existence de cette Compagnie Jésus, d'où vient qu'elle fait une guerre à mort aux partisans &

disciples de Marat , puisque Marat & Jésus ne font qu'un? — Oh ! c'est que la Compagnie de Jésus ne fait pas que la Compagnie de Marat vise au même but qu'elle ; en effet , on ne s'en douterait pas ; moi seul je l'ai deviné & je viens de vous le démontrer. Ce qui vous le prouve , d'ailleurs , c'est que le comité de sûreté générale a fait arrêter plusieurs jeunes gens portant des cravates vertes , & que j'ai interdit les rubans verts à Lodoïska. — *Bene , docte respondere ! !*

Ce n'est pas par fiction que je vous fais ainsi parler , & je ne prétends pas usurper le droit des Romanciers qui font dire à leurs personnages tout ce qu'ils ont dû ou n'ont point dû dire. Je calque vos raisonnemens sur votre journal , & je les dégage seulement des ombres dont votre prudence s'est plu à les entourer. C'est aussi dans ce même journal que vous avez attribué à la Compagnie de Jésus la révolte de prairial & tout ce qui s'est passé en germinal , de manière que Duhem & Châles étoient alors les chefs de la Compagnie de Jésus , & que ces jeunes gens à cravates vertes , qui en sont membres , suivant vous , n'ont été jetés dans les bassins , & baignés que par plaisanterie , & pour mieux jouer le jeu (1).

Il est assez remarquable cependant , que ce sont ces mêmes jeunes gens , poursuivis alors pour leurs cheveux rattachés en tresses , poursuivis aujourd'hui pour leurs cravates vertes ,

(1) Voyez les 20 premiers numéros du journal de Louvet.

qui défendirent vaillamment la représentation nationale contre les poignards dont elle étoit menacée. Elle étoit, suivant vous, attaquée par des Royalistes; suivant vous, des Royalistes l'ont préservée de leur fureur.

Quel fut, je vous prie, dans cette circonstance, le véritable Sosie? C'est une énigme que vous seul pouvez deviner, & toujours est-il vrai que vous devez être un peu embarrassé de savoir si vous devez plus d'horreur aux Royalistes qui attaquoient la Convention, que de reconnoissance aux Royalistes qui la défendoient si bien?

Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'à moins d'admettre des suppositions injurieuses pour vous, je ne vois guère quel peut être aujourd'hui le but d'un système si étrange. Un moment, j'en ai senti l'utilité. En effet, lorsque vous avez prévu que le peuple, indigne, comme vous le dites dans vos *Quelques Notices*, des grandes choses que vous lui préparez, alloit se porter à quelqu'acte de violence, soit que la faim l'y poussât, soit que les factions & la faim combinées eussent excité sa fureur, vous avez pu vouloir, alors, lui donner le change & détourner ses coups sur d'autres têtes. Si, dans cette combinaison, on remarque peu de générosité, on peut y trouver, du moins, quelque raison; & dans ce cas, un aveu d'égoïsme pourroit vous sauver aisément du reproche d'absurdité. Je me rappelle en effet très-bien que Charles de la Croix, envoyé par la Convention auprès de la horde furieuse qui remplissoit le Carrousel, pour y négocier ce fameux

traité, dont le résultat fut ce fameux décret que vous savez, qui fixoit au 25 prairial la discussion sur la Constitution de 93, décret qui fut expressément sifflé par tous les assistans, de manière qu'en deux jours, on entendit, dans la salle même de la Convention, ce que jamais on n'y avoit entendu, des coups de fusils & des sifflets véritables; eh bien! je me rappelle, dis-je, que Charles de la Croix, revenant de cette glorieuse ambassade, & entendant crier autour de lui, *à bas les Jacobins!* répondit en criant: *à bas les Royalistes!* On comprit parfaitement bien le sens de cette réponse incivile; elle vouloit dire: la Convention a traité avec les faubourgs, & la condition est que ces derniers, d'accord avec elle, vont persécuter de nouveau les citoyens paisibles, sous le banal prétexte de Royalisme; car enfin, le peuple est en fureur; il faut que quelqu'un soit persécuté; &, dans cette fatale nécessité, la Convention aime beaucoup mieux que ce soit les honnêtes-gens qu'elle-même. A qui Charles de la Croix répondoit-il ainsi? A ces bons citoyens, à ces braves jeunes gens qui, depuis deux jours sous les armes, faisoient, à la Convention, un rempart de leurs corps exténués de fatigue, & de leur courage, qu'aucune fatigue ne pouvoit abattre. Cela étoit tout naturel, & je conçois bien la raison suffisante d'une pareille conduite. Mais qu'aujourd'hui, lorsque tout est rentré dans l'ordre, vous continuez de suivre le même plan, voilà ce qui déconcerte ma politique.

Je vais plus loin; j'admets que, pour arrê-

ter les massacres de Lyon, vous ayez dû imaginer la fable de la Compagnie de Jésus, afin de désigner, d'une manière plus précise, ceux qui prenoient eux-mêmes une vengeance qu'ils auroient dû attendre de la loi; j'admets qu'il ait été nécessaire de les peindre, sous ce nom heureusement imaginé, comme des Royalistes, quoiqu'il soit assez ridicule de taxer des gens de Royalisme parce qu'ils tuent des Jacobins; j'aimerois autant appeler les Septembreurs des Républicains, parce qu'ils assassinoient des Prêtres & des Royalistes, que d'appeler les assassins de Lyon, des Royalistes, parce qu'ils tuent des Roberspierristes & des égorgeurs, à moins, pourtant, que vous ne vouliez conclure que les massacreurs de septembre étoient des amis de la République, de ce que Brissot, Garat, Gorsas & Rolland ont fait l'apologie de ces massacres.

Je suis donc de bonne composition & je trouve jusques-là votre système aussi solide qu'ingénieux. Mais depuis long-tems, quoi qu'en ait dit Gonchon, le sang a cessé de couler dans les murs de Lyon, & je ne vois plus à quoi peut servir à présent cette fiction imaginée avec tant d'esprit & de bonheur. Ce qui même est assez digne de remarque, c'est que vous n'avez commencé votre journal que depuis que Lyon est tranquille.

Mais vous n'êtes pas un homme si facile à pénétrer; plus vous êtes fin, plus il faut de finesse pour deviner votre secret, & j'aurois dû exercer ma trop foible sagacité à découvrir quelque liaison entre votre plan & le système

de Chénier dont vous faites de perpétuels éloges dans votre feuille. Cette idée est pour moi un trait de lumière. Qu'est-ce que Chénier s'évertuoit à combattre dans ce grand discours qui lui attira, sur les bras, la logique vigoureuse de la Harpe, & la causticité sanglante de l'abbé Morellet, & le Juvénalisme éloquent du courrier universel ? Il attaquoit le Royalisme & le Fanatisme. J'ai dit le mot. Voilà le point de rapport. Ce nom de Compagnie de Jésus donne au massacre de Lyon une couleur de fanatisme religieux. Il est donc très-possible & même très-probable qu'avec ce couteau à deux tranchans vous ayez dessein de frapper d'un côté vos ennemis, & de l'autre les amis de la religion. Je mets le doigt sur la partie tendre de votre système, & je relève un voile que vous avez toujours eu soin de tenir baissé. Il eût été trop indiscret sans doute de vous mettre en opposition évidente avec cet honnête & respectable Lanjuinais, qui ne semble se souvenir de sa persécution que pour y ajouter un nouveau prix par sa douceur & son humanité. Vous ne voulez point fermer, d'un côté avec bruit & colère, les portes des temples, tandis qu'il les ouvre de l'autre avec grandeur & dignité ; mais il vous est toujours agréable d'insinuer, au moyen de ce nom de Compagnie de Jésus, que la religion est avide de sang & de massacre, qu'on n'a pu lui donner une ombre de liberté, sans que, sur-le-champ, elle ait armé de poignards les mains de ses sectateurs, &c. ; d'où vos prosélites, les Marchenna, les Soukes & autres philophes *ejusdem*

farina, concluent, avec une logique puissante, qu'il faut étouffer cette religion-là; & qu'enfin, si le peuple a besoin d'une religion, ce qui ne leur paroît pas clair, il vaut mieux lui donner celle de Riouffe, & lui faire crier : *vive Ibrafscha !*

Ainsi pense Chénier ; ainsi vous devez penser vous-même ; & , ce qui me fortifie dans cette opinion , c'est que vous avez vendu & distribué chez vous , un pamphlet , ayant pour titre : *Combat sanglant entre le Décadi & le Dimanche*, où je suis fort maltraité , à l'occasion de ma lettre à Roederer (1), & dont Lodoïska , m'a-t-on dit , paroît être l'auteur (2). Ainsi doit penser l'abbé Syeyes , avec lequel vous étiez si intimément lié il y a quelque tems , & vous n'avez rompu que depuis que , dans un dîner chez madame de Staël , on vous a rappelé les promesses que vous avez faites en Suisse , à vos confrères les émigrés , qui sont la bête noire du philosophe. Mais j'abandonne celui-ci aux tourmens de la haine & de la peur , qui composent tout son être , comme Lacrételle le jeune l'a démontré avec tant de finesse & de gaîté.

Enfin , sous ce nom de Compagnie de Jésus , ou de Jésuites , vous désignez aussi les Journalistes , ou plutôt les amis de la liberté de

(1) Un nommé Mairat m'a attaqué dans le journal de Galetti ; il a eu soin d'ajouter son adresse à son nom. C'est bon , je saurai , au besoin , où aller prendre un laquais.

(2) *Quid me remorsurum petis ?*

la presse , contre laquelle vous avez tant d'humeur , que dernièrement vous n'avez pu cacher votre dépit , lorsque dans la discussion des droits de l'homme , Legendre s'écria : puisqu'on ne parle ici que des abus de cette liberté , je demande la parole pour la défendre ! Vous présidiez alors , & , à l'occasion de votre présidence , je vous observerai qu'il étoit assez plaisant de lire sur votre feuille : *journal par Louvet , présidence de Louvet , se vend chez Louvet* , & de remarquer cette trinité & cette consubstantiation. Vous présidiez donc & vous répondîtes avec une aigre vivacité à Legendre : la parole n'est point à toi ; elle est là , là , là & là , montrant de l'*index* , & brusquement différens côtés de la salle. Tout le monde a pu s'appercevoir de la décomposition de vos traits , de l'altération de votre visage , de ces deux rayons de colère qui traversèrent vos yeux , & chacun a dû apprécier le ton dont vous parliez. Qui donc vous gendarme ainsi contre la liberté de la presse ? Seroit-ce que vous ne voulez avoir rien de commun avec ces Thermidoriens qui l'ont si énergiquement réclamée , avec ce Fréron à qui vous devez en grande partie & votre salut , & la perte des Jacobins , & que vous avez accusé de Royalisme dans un dîner chez *Farmalaguès* ? Seroit - ce que vous ne voudriez de cette liberté que pour vous seul ? Enfin , pourquoi êtes-vous si violemment courroucé contre la liberté de la presse ? C'est par elle que vous eûtes autrefois le droit de préparer tant de massacres ; c'est par elle qu'il vous fut donné de pouvoir présenter à la na-

tion, dans votre affiche, Billaud que l'on ne connoissoit point encore, Collot d'Herbois qui n'étoit connu que par des bassesses, & Robespierre que vous auriez dû connoître. C'est par elle que vous pouvez aujourd'hui traiter de Royaliste qui bon vous semble, & produire au grand jour tous les secrets de la Compagnie de Jésus.

C'est par elle enfin que vous avez été sauvé, & que vous êtes aujourd'hui un grand législateur en France, au lieu d'être un simple émigré en Suisse; comme législateur vous devriez l'aimer; comme membre actuel du gouvernement, vous devriez la protéger; vous devriez enfin la choier comme journaliste, & la bénir comme libraire. Tous les libraires sont fous de la liberté de la presse. Demandez à vos confrères Desenne, Maret & autres, quel est celui de tous les droits de l'homme auquel ils attachent le plus de prix, ils vous répondront : la liberté de la presse. Et de quoi en effet voulez-vous remplir ce magasin que vous venez de louer? Que vous sert de dépenser dix-huit mille livres pour vous élever de l'humilité de l'échoppe aux honneurs de la boutique, si vous n'avez la liberté de la presse pour la garnir? Vos œuvres n'y suffiront pas, fussiez-vous un Scudéry.

Au reste, les Journalistes que vous attaquez, vous font, à ce qui me semble, la partie bien belle; &, à l'exception d'un ou deux (1), ils ne se donnent point la peine de

(1) L'ingénieux auteur de la correspondance politi-

répondre à vos diatribes. Mais cependant qu'ils auroient beau jeu à récriminer, s'ils vouloient, & quels noms n'auriez-vous pas donnés à celui qui, le premier, eût osé, comme vous, dans son journal, demander le retour de la minorité de la noblesse? Je suis loin de vouloir vous faire un crime de ce vœu; mais un journaliste qui, à cette occasion, chercheroit à vous accuser de Royalisme, & à rejeter sur vous le reproche aussi ridicule que peu fondé que vous faites à tous les écrivains, ne pourroit-il pas dire :

Louvet, qui nous taxe aujourd'hui de Royalisme, s'est réfugié, lors de sa persécution, dans le Calvados; il est très-probable qu'à cette époque, il a voulu entamer une négociation avec les anglois. Quoi qu'il en soit, il est allé depuis en Suisse, dans ce pays, il a eu des rapports avec les agens des Puissances.

L'état de dénuement où il se trouvoit, a dû le rendre bien tendre à la tentation de l'or qu'ils lui ont offert, pour prix des espérances qu'ils fondoient sur lui, & des promesses qu'il leur a faites. Il a eu des relations très-intimes avec les émigrés dont il demande à présent le retour. L'hospitalité qu'ils lui ont donnée, les dîners, les entretiens fidoux, si lians entre compatriotes, dans un pays d'exil, tout a dû cimenter entr'eux & Louvet une étroite amitié. Il leur a sans doute donné sa parole qu'il n'ou-

que a fait un article très-piquant sur cette habitude qu'a Louvet d'écrire toujours aux frais du gouvernement.

blieroit rien pour les faire rentrer en France, si les choses venoient à changer ; & cependant ces émigrés ne sont-ils pas d'ardens ennemis de la république ? Ne vous rappelez-vous pas ce qu'a dit Syeyes, homme froid & sans passion, que c'est la minorité de la noblesse qui, de loin, agite la France, & cause parmi nous tant de troubles affreux ? Si Louvet crie contre les Royalistes, c'est pour mieux voiler ses desseins. Saisissez-le dans le malheur où le cœur parle avec naïveté, & lisez ce qu'il dit du peuple dans ces notices qu'il écrivoit au tems de son émigration.

Louvet est un ambitieux ; voyez dans le même ouvrage, comme il soupироit après le ministère de la justice. Il s'est caché dans une boutique de libraire, comme Robespierre se cachoit dans la boutique d'un menuisier.

Il est avide d'argent ; il a toujours été aux gages du gouvernement ; il fit, en 91, un journal pour lever un impôt sur le trésor public ; il fait un journal en 95, aux frais encore du trésor public ; enfin la chose publique est pour lui toute entière dans le trésor public.

Il est hypocrite ; sa sensibilité n'est qu'un adroit mensonge ; jugez-en par sa physionomie doucereusement grimacière, par le son traînant de sa voix, par cette habitude de mettre toujours, en parlant, la main sur sa poitrine. par son style froid, étudié, tissu de petites phrases de ruelle, & de petits vers de chansons. C'est dans ces traits qu'il faut chercher l'homme ; c'est dans les *quelques notices* que je vois l'homme

insensible à son propre malheur : c'est dans le panégyrique de Féraud, que je vois l'homme insensible au malheur d'autrui. La nature fut marâtre envers celui qui va chercher ses émotions dans le pays des romans.

Ambitieux, avare, insensible, il doit être immoral. Ses Ouvrages littéraires respirent en effet la licence la plus scandaleuse. Ce sont des traités de libertinage. On y voit dominer l'imagination la plus féconde en séductions & en intrigues. Sa conduite privée dément-elle la morale de ses livres ?

La dureté, la cupidité, l'immoralité, l'ambition sont mères de tous les préjugés sociaux. Le plus brillant de ces préjugés, celui de la noblesse, doit nécessairement avoir un puissant empire sur l'homme infecté de ces vices. Louvet, en effet, ne peint dans ses romans que des nobles, des chevaliers, des marquis, &c. Tous ses personnages sont choisis dans cette classe ; autrefois il se faisoit appeler, Louvet du Couvrai. Ceci se lie parfaitement aux intelligences qu'il a eues avec la minorité de la noblesse. Rapprochez cette observation de ce qu'il dit du peuple dans ses notices. Défions-nous de lui ! défions-nous de ses manœuvres ! c'est lui qui veut rétablir la royauté, *hic niger est* (1).

(1) *Nota.* Vous sentez quel portrait on pourroit faire, si, à ce léger croquis, on lioit la déclaration de guerre dont vous êtes un des principaux auteurs, & le désastre de nos Colonies, & vos relations avec Santho-nax, qui a brûlé la Ville du Cap. Je suis à même de

Pourquoi, Citoyen, ne feroit-il pas permis aux Journalistes de vous peindre de ces couleurs, lorsque vous les calomniez? ce portrait auroit-il moins de vraisemblance que celui que vous tracez de Marat? vous feroit-on plus de tort, en vous représentant comme un Royaliste, que vous ne faites d'honneur à Marat, en le peignant comme un génie profond, & d'injure à tant de bons citoyens que vous associez, de votre grâce, à la Compagnie de Jésus? Laissez cet art, facile & traître, de dénaturer la vérité, au gré de la passion. La vérité doit être l'unique objet du fonctionnaire public, comme de l'homme de bien. Que si son imagination délirante lui montre des chimères, il doit se garder de les présenter jamais comme des réalités; mais s'il ne peut résister au besoin de publier ses rêves, qu'il fuye, qu'il abandonne le timon des affaires, qu'il prenne, s'il veut, le pinceau du Poëte ou la plume du Romancier, & qu'il songe du moins que, dans la police des états, les imaginations fantastiques ne sont pas moins funestes que les imaginations atroces.

Louvet est à Marat égal pour la Patrie.

Pour moi, Citoyen, voilà ce que j'ai cru devoir vous dire. Je respectois en vous l'homme

savoir ce qui s'est passé dans ce pays. Chère amie, toi qui fuyois sur les flots avec une simple juppe de Nankin, seul reste de ta fortune, j'en crois & ton jugement si droit, & tes plaintes si douces, & tes paroles si naïves!....

honoré par le malheur; mais puisque vous avez consenti à flétrir vous-même, entre vos mains, cette palme glorieuse de la persécution, j'ai pensé que vous ne deviez pas attendre d'autrui des égards que vous vous refusez à vous-même. De quelque manière que vous deviez accueillir ces réflexions que mon zèle vous présente, j'ai du moins la satisfaisante certitude qu'elles seront favorablement accueillies par tous les hommes de bien. Si vous me rangez parmi les superbes que vous vous proposez d'abattre, comme le porte votre emphatique épigraphé, *debellare superbos*, je me rappellerai que Marat en vouloit aussi aux superbes, *ut redeat miserris, abeat fortuna superbis*, & l'orgueilleux, *parcere subjectis* que vous ajoutez, ne m'engagera jamais à mériter ma grâce, en me soumettant à vous ou aux vôtres.

J. J. DUSSAULT.

Ce 21 Messidor, an III^e.

Vendu à Paris 15

DERNIÈRE RÉCLAMATION
DES BOURBONS,
A LA LOYAUTÉ
DE LA NATION FRANÇAISE.

*16 missive oultre
4 juillet, 1795*

